

INFORMATIONS STALAG V.B

DE L'AMICALE "LES CAPTIFS DE LA FORET NOIRE"

VILLINGEN



68 RUE DE LA CHAUSSEE D'ANTIN
PARIS 9^e - TEL. TRI. 78-44, 78-45

C.C.P. : Paris 4.841-48

Directeur : G. PIFFAULT
Rédacteur en chef : R. JEANNIOT

Numéro 7 - 15 Septembre 1946
BIMESTRIEL

Prix du Numéro :
10 Francs

TYROL 1946

(De notre Correspondant Particulier)

L'AUTRICHE est-elle Amie ou Ennemie ?

Quel ancien prisonnier n'a jamais menacé : « Si un jour je les garde ! » ? Que de Français opprimés ont savouré à l'avance leur vengeance : « Lorsque nous les occuperons !... »

Il y a maintenant des prisonniers allemands à garder, il y a des pays allemands à occuper. Que sont devenus les ressentiments des années de souffrance ? Nulle part mieux qu'en Autriche il n'est aisé de voir comment ils ont résisté à l'épreuve de la victoire.

Ici, en effet, s'opposent à eux la politique officielle de collaboration et la position particulière du pays dans le grand Reich. Officiellement, on souligne que l'Autriche fut la première victime du nazisme, mais chacun sait qu'en 1938 l'Anschluss fut accueilli avec enthousiasme. Officiellement on monte en épingle la poignée de résistants autrichiens qui se cachèrent dans leurs montagnes ou luttèrent avec les Alliés, mais les maquisards des Alpes n'oublient pas que beaucoup de Chleuhs à l'Edelweiss qui leur donnaient la chasse étaient originaires de ces régions.

Le Français d'ici qui veut agir en toute justice se trouve donc dans chacune de ses relations avec les habitants devant un dilemme : ami ou ennemi ? Collaboration ou asservissement ? Soumission ou rééducation ? Que chacun de nous apprécie quelle serait, à son sens, la solution la plus équitable et la plus avantageuse. En fait, les règlements ne permettent à chacun que dans une très faible mesure d'adopter une attitude personnelle et je me contenterai d'indiquer objectivement quelques traits de la vie en zone française d'Autriche.

Le Tyrol et le Vorarlberg sont, de tous les pays belligérants d'Europe, parmi les moins éprouvés matériellement. Le nombre de leurs fils tombés sur les champs de bataille est, il est vrai, considérable. Mais les dégâts sont légers. A part le quartier de la gare à Innsbruck, quelques maisons éparses dans cette ville et un petit nombre de villages le long de la route du Brenner, tout est intact. Et non seulement les maisons, mais encore les stocks familiaux de marchandises les plus variés.

Dans aucun pays ex-occupé ne se rencontrent si peu de loqueteux. Ici, hommes et femmes sont pourvus de lainages, de bons costumes, de chaussures de cuir, de bas, de chapeaux de feutre et de poils de chamois pour coller dessus. Et pourtant, les magasins d'habillement sont vides ; tout est rationné strictement, mais les armoires sont pleines.

L'alimentation est moins brillante, du moins en ville. Et pourtant les rations soutiennent aisément la comparaison avec celles de France. Si le pain est assez rare, mais pour une partie très blanche, la viande a toujours été assurée à des taux que Paris a longtemps ignorés et à des prix très bas. D'ailleurs, mieux que les statistiques, je considère les vitrines où s'entassent saucisses et conserves américaines (il n'y en a sans doute pas tous les jours pour tout le monde, mais enfin on n'en voyait pas autant partout) ; et surtout il est évident que cette race, physiquement très différente du type « gros allemand buveur de bière », n'a rien perdu de son aspect floride ni de ses qualités sportives. Cela suppose, évidemment, un minimum de matières grasses.

LE CHAUFFAGE

Le problème du chauffage n'a pas non plus été, l'an dernier, l'angoissante question qu'il demeurait pour bien des foyers en France. Toute famille a pu « grosso modo » se chauffer, et les tonnes de charbon engouffrées dès ce printemps, dans les caves de certaines administrations locales laissent supposer que l'on a ici les faveurs des mines de la Ruhr.

Il n'est pas à dire que tout aille pour le mieux pour les Tyroliens. Chacun d'eux a eu sa part de douleurs et un petit nombre connaît encore la misère. Mais n'est-ce pas le sort de millions d'Européens qui ont connu, pendant des années, la terreur, la déportation, le pillage. Logés pour la plupart dans leurs anciens domiciles, bien habillés, passablement nourris, suffisamment chauffés, telle est la situation de ces gens qu'aucune Gestapo ne guette, qu'aucun S.T.O. ne réclame, que le peloton d'exécution ne réveille jamais et dont les prisonniers sont en grande partie libérés.

Seuls les anciens nazis peuvent être inquiétés, seuls certains d'entre eux sont enfermés. Mais pour eux il y a des prisons et non des bagnes et... de nombreux moyens d'y échapper.

Notre zone en Autriche est donc relativement privilégiée, pour notre époque et notre continent. Le nombre de réfugiés de l'Europe entière qui s'y accrochent prouve d'ailleurs que la vie y est sans doute moins dure qu'ailleurs part et peut-être aussi la justice moins exigeante, car tous n'ont pas une âme exempte de croix gammées.

Dans ces conditions, que pense la population ? Je vous le dirai d'une façon certaine lorsque je serai certain d'avoir entendu ici une parole sincère. Les Tyroliens, qui possè-

dent par ailleurs d'indéniables qualités, disposent cependant de ces consciences germaniques à fonds multiples qui leur permettent de faire des courbettes à leurs ennemis, de promettre sans vouloir tenir, et de sourire là où vous auriez plutôt envie de jouer les Cambrone.

Leur comportement montre cependant qu'ils ne sont pas très contents.

Pas contents d'abord de l'occupation, et c'est normal, même si cette occupation est aussi peu gênante que possible.

Pas contents que la « Libération » ne leur ait pas apporté le chocolat et les cigarettes.

Pas contents que le Tyrol méridional ait été récemment attribué à l'Italie.

Pas contents surtout, dans le fond, de découvrir que le Führer, leur compatriote, que la plupart d'entre eux auraient suivi avec enthousiasme dans la Victoire, n'a été qu'un criminel malchanceux.

La Jeunesse reste nazie

Beaucoup sont devenus, sincèrement je crois, antihitlériens, mais avant tout, parce que les folies de Berchtesgaden les ont menées au bord de l'abîme. Et la jeunesse reste imprégnée de tous les concepts qui ont fait le nazisme : force, nationalisme, races.

Et cela engendre souvent la haine.

Pourtant tout est calmé dans le Tyrol. On n'enregistre jamais de manifestation d'hostilité tant soit peu grave vis-à-vis de nous.

Peut-être est-ce platitude ou duplicité ? C'est aussi, sans doute, parce que, soustrait aux excitations de la « Propaganda », ce peuple, qui a été dévoyé, sent confusément que la présence d'un peuple libre peut seule débarrasser son atmosphère du prussienisme détesté et lui rendre le goût, autrefois vivace, de la liberté.

Dans cette esquisse je vous ai peu parlé de nos soldats. C'est, qu'en fait, ils interviennent peu individuellement dans la vie tyrolienne. L'administration française a jusqu'ici tenu la main sur toutes les affaires locales. Mais les Français, personnellement, n'ont aucune relation autre que sentimentale, si le cœur leur en dit, à avoir avec les autochtones.

Ils mènent leur vie de garnison comme ils le feraient à Quimper. Ils font semblant de croire les explications désolées des commerçants qui ne veulent rien vendre ; ils se contentent des locaux que les Autrichiens ne réclament pas trop fort ; ils vont, de temps à autre, quémander un bout de pain blanc chez une ménagère en échange d'une quantité double de pain gris.

Les heurts sont rares. A peine entend-on parfois dans le tramway un jeune chasseur rappeler à une trop encombrante voyageuse que ses bas de soie sont peut-être made in France, et que ses gants viennent de Grenoble. Mais, comme n'importe lequel, n'ont fréquenté Berltz, les choses en restent là.

D'où vient cette retenue, cette « bonne conduite » de nos troupes ? Ont-elles oublié leur rancune ? Sont-elles à ce point disciplinées, ou ont-elles admis qu'ici ce n'est plus l'Allemagne ? Il y a de tout cela sans doute, mais aussi, je crois, une invincible bonté française qui, sans oublier le passé, nous entraîne malgré nous à ne juger que le présent et à espérer dans l'avenir. A vous d'apprécier cette attitude.

P. PAYRAU.

Un an après...

A BATONS ROMPUS

Voici venir les vacances (pour certains elles sont même déjà terminées). Vous allez partir sur les routes, à la mer, à la montagne, à la campagne. Bravo ! bonnes vacances et bonne santé ! Vous avez déjà fait vos malles, vos valises, vos sacs à dos ; mais je suis certain que beaucoup ont oublié quelque chose. Combien d'entre vous ont pensé à passer au siège pour chercher dans le fichier les adresses des copains susceptibles de demeurer dans le secteur où vous allez provisoirement vous installer ?

Oh ! il ne s'agit pas de la visite intéressée à un copain fermier ou cultivateur, se terminant par la demande d'un kilo de beurre ou d'un morceau de lard ! Non ! ce n'est pas à cette visite que je pense. C'est à une visite d'amitié. Croyez que dans n'importe quel coin de France un « V B » sera toujours heureux de recevoir la visite d'un collègue des barbelés pour parler de ces riens qui ont meublé d'années de misères communes. On a l'impression que, malgré les belles résolutions du stalag, malgré les belles réunions du retour, le Gefand enfonce de plus en plus les pieds dans ses pantoufles et se cale dans sa « Tour d'Ivoire ». Si seulement, comme Montaigne, cette claustration volontaire, était productive ! Mais on a l'impression « qu'il laisse glisser ». Allons, du nerf que diable ! Si vous ne pouvez pas venir, écrivez et donnez de vos nouvelles, elles seront lues publiquement et intéresseront tout le monde. Ne vous résorbent pas, mais rayonnez autour de vous ; c'est pourquoi je vous dis : en vacances, allez voir le copain qui sera enchanté de vous serrer la main et qui aura ainsi la preuve certaine qu'on ne l'oublie pas et que la grande camaraderie de là-bas n'est pas morte.

NOUVELLES

Pour ma part, je vous transmets quelques nouvelles ; à vous d'en faire autant puisque ce journal n'est pas réservé à une certaine catégorie, mais à tous.

Reçu lettre de Roger Bretel, qui envoie son bon souvenir à tous (spécialement aux anciens tailleurs) ! de Dédé Goury, qui se trouve actuellement à Innsbruck et qui, au cours de quelques déplacements à Villingen, a attiré l'attention des autorités sur quelques sales binettes de sa connaissance. Les clowns Marko et Marki, en tournée, ont vu quelques amis de Bordeaux.

Maintenant, avez-vous songé que certains d'entre nous peuvent être malades, et attendent, dans un hôpital, de problématiques visites ? C'est ainsi que j'ai visité Lulu Couton et Gombault dit Petit Louis. En avez-vous fait autant ? Renseignez-vous à l'Amicale et n'ayez pas peur de sacrifier quelques heures ; vos visites en seront ravies.

NOTE POUR LE GROUPEMENT « ILE DE FRANCE »

J'ai eu l'occasion de correspondre ou de parler avec de nos anciens adhérents au sujet de la Caisse du Groupement. Pour éviter de trop nombreuses réponses in-

Notre Journal a deux ans

L'Amicale entre dans sa deuxième année d'existence et, avec elle, notre journal. Notre premier souci, dès la formation de l'Amicale, fut la création d'une feuille périodique permettant d'être le lien commun entre nous tous.

La nombreuse correspondance reçue depuis, nous apportant encouragement et suggestions, nous a persuadé qu'il fallait persévérer dans cette voie. Malgré le lourd sacrifice financier que nous occasionne cette édition, nous ne voulons pas en réduire ni le format ni la parution.

Vous pouvez nous aider à amortir le prix de revient en nous adressant, pour nos camarades commerçants, de la publicité ou en nous trouvant des annonceurs, et puis vous devez vous faire propagandistes de l'Amicale auprès des camarades qui n'en font pas partie. Vous avez tous un petit carnet où, là-bas, avant de quitter un bon copain, vous notiez son adresse. Communiquez-nous ces adresses afin de nous permettre de regrouper les anciens du V B, car beaucoup ignorent encore l'existence de l'Amicale.

Nous avons essayé, avec l'aide de dévoués camarades, de rendre notre feuille vivante, plaisante, et qu'elle résume tous les renseignements dont peuvent avoir besoin les ex-P.G. Au passage, je veux remercier particulièrement notre rédacteur en chef, notre camarade Jeannot (ancien du commando Kienzle) qui, reporter à « Libé-Soir », a mis bénévolement ses connaissances au service du journal. Sa tâche n'est pas toujours facile mais, là encore, vous pouvez l'aider en lui envoyant des articles. Nos camarades seront heureux de vous lire et ce ne seront pas toujours les mêmes qui écriront dans notre « Captifs de la Forêt Noire ».

Faites-nous part de vos idées et adressez-nous vos suggestions, nous en tiendrons compte.

Nous avons fait d'abord de belles promesses, il faut les tenir, garder le contact entre nous. Beaucoup de camarades ont encore besoin de vous et notre journal est la seule liaison entre nous.

J. LANGEVIN.

LA FORÊT NOIRE telle qu'elle est

Notre camarade Henri Guilleux, retour d'Allemagne, nous envoie quelques détails sur la vie en zone française et notamment à Villingen.

Désigné pour aller en Allemagne faire de la récupération de machines-outils, je vais vous raconter mon voyage.

De Paris, je suis descendu jusqu'à Friedrichshafen, aux usines Zeppelin. Ceux qui ont connu cette ville ne la reconnaîtraient plus. Il faut compter de 50 à 60 p. 100 de destructions. Les usines Zeppelin ont particulièrement souffert, non par les bombardements, mais à la débacle. Nazis et SS ont fait sauter l'usine, car le grand chef Eckener, était antinazi. Quelques villas restent debout, mais toutes ont souffert par les souffrages.

Nos repas étaient pris au café Rommel. La 2^e escadre de l'Air y avait installé le mess en face du lac de Constance. Bonne nourriture pour l'armée. Maintenant pour la population c'est autre chose : très peu de ravitaillement. Chacun son tour ! Avec la voiture, j'ai pu aller à Villingen. La ville a repris sa vie à peu près normale, à part les boutiques, qui sont à peu près vides.

Suis allé au cimetière, sur les tombes de nos camarades. Elles sont bien entretenues. La ville s'en occupe.

Le camp ex-VB est occupé par les prisonniers allemands. Ils se promènent le samedi et le dimanche. Pour les camarades qui ont été avec moi chez Binder « Electro Apparat », j'ai aperçu quelques civils. Stotzi, à ma vue, s'est sauvé. Il a fait 1 mois de prison pour avoir volé dans un magasin allemand. Fleig a une bonne place aux casernes occupées par les troupes françaises. Lui n'a jamais été inquiété. Binder est toujours le même. Deux fois par semaine il va, avec son fils, faire du déblayage aux abords de la gare. Maintenant, dans son usine, on ne fait plus d'appareils, mais de ces petites charrettes en bois que nous avons bien connues. Quelques employés travaillent encore à l'usine. Le directeur Fischer, le contre-maître et, au premier étage, quelques femmes ; les jeunes sont parties dans les mess ou les cantines, et tous parlent français. Le Tonhalle a subi aussi des transformations. En entrant, fumoir et bar américain ; la petite salle du théâtre sert de mess de passage ; la scène a été entièrement refaite et la grande salle sert de foyer pour la troupe.

Le photographe, qui avait été élu maire à l'entrée des troupes françaises dans la ville, a été renvoyé, car il faisait trop de marche noir.

Voilà, mes chers camarades, ce que j'ai pu glaner pendant mes quinze jours passés en Allemagne.

Jean DEBROIS.

PROCHAINE
RÉUNION
Dimanche
29 SEPTEMBRE
à 10 heures
68, Chaussée d'Antin

Comment Jacques et François rentrèrent en France

C'était vers le milieu de cette horrible guerre. Deux jeunes Français dans un petit kommando de la Forêt Noire pensaient. Ils pensaient à cette situation étrange où tous les peuples du monde se battaient. Chaque jour des hommes tombaient. Pourquoi ? Simple-ment pour défendre la liberté. Pour que les hommes enfin puissent un jour vivre leur vie, pour que les hommes puissent être libres.

Jacques et François n'avaient pas encore vingt-cinq printemps. Tous les deux de Paris, ils ne pouvaient admettre le travail dans ce pays orgueilleux, pendant que d'autres Français, là-bas outre-Atlantique et outre-Manche, se préparaient intensivement afin de réussir un jour à venir libérer tous ces malheureux esclaves de la race des Seigneurs.

Jacques et François voulaient sortir de là. Partir, rejoindre la France ! Là, au moins, s'ils travaillaient, ce serait pour leur pays : pour la France immortelle.

Un soir, en rentrant de l'usine de textile où il travaillait, Jacques appela François et s'assit sur le rebord de son lit, ou plus exactement de sa paillasse, et lui dit :

— Mon cher François, j'en ai assez de cette existence, j'en ai assez de ce prussien de contre-maître qui ne cesse de me regarder avec son œil bleu. Je n'en puis plus !

— Je te comprends, Jacques. Moi aussi, j'en ai par dessus la tête. Depuis longtemps je pense à m'évader, mais cela n'est pas facile.

— Nous ne sommes qu'à cent kilomètres de la frontière. Avec un peu de chance, je crois qu'il serait assez facile de rejoindre la Suisse. Là-bas, au moins, nous serions libres.

— Oui, il faut s'évader ! Voistu, ce que nous allons faire, nous allons attentivement étudier un plan, chacun de notre côté nous chercherons un moyen et, dans une semaine — dimanche prochain par exemple — nous échangerons nos réflexions et nous nous mettrons d'accord.

— Entendu et, d'ici là, ne parlons de rien. Motus !

Le lendemain matin Jacques se faisait porter malade, non qu'il fut souffrant, mais simplement pour rester en kommando et réfléchir à son aise.

Deux jours plus tard il reprenait son travail, tandis qu'à son tour François s'inscrivait comme malade.

Le dimanche arriva. Ni Jacques ni François n'avaient dormi. Au réveil ils prirent le café, ou plus exactement le liquide noir qui en tenait lieu, sans dire un mot. La matinée se passa ; Jacques raccommodait ses grosses chaussettes de laine tandis que François triait des lettres dans sa valise.

A trois heures la troupe théâtrale du kommando montait sur les planches, comme chaque semaine, pour distraire les camarades. Jacques jouait un rôle de femme et, pour ce faire, il avait fait acheter par un gardien des perruques et des fards en ville.

Peu avant six heures, au milieu des braves, nos deux compagnons retournaient à leur lit et, pendant que des hommes de corvée balayaient la chambre et démontraient l'estrade, ils reprirent leur conversation interrompue quelques jours auparavant :

— François ! j'ai trouvé un moyen.

— Lequel ?

— J'ai pensé que nous devions partir ce soir même. Nous allons prendre les vivres indispensables et, à la faveur de la nuit, nous sortirons du kommando et, en longeant les forêts de nuit et en nous reposant le jour, nous gagnerons la Suisse. En six jours, nous serons à la frontière et le septième jour, c'est-à-dire dimanche prochain, nous serons à destination.

— Ou en prison !

— Bah ! qui ne risque rien n'a rien.

— Tout à fait d'accord, seulement j'ai trouvé une solution meilleure, beaucoup plus osée, certes, mais qui réussira mieux et nous fera gagner du temps.

— Nous ne sommes pas tellement pressés d'arriver. Le principal c'est que nous soyons partis d'ici.

— Grave erreur. Parce que d'abord, une fois partis, des recherches vont être effectuées et nous risquons de tomber sur une patrouille, à moins qu'un civil ne nous dénonce s'il nous voit. D'autre part la route est longue et nous ne pouvons pas nous charger de vivres inutiles et lourds.

— Quelle est ton idée ?

— Voilà ! Au lieu de partir cette nuit, nous partirons demain matin de l'usine. Ce sera beaucoup plus facile que d'escalader les barbelés et risquer de nous faire voir.

— Crois-tu que cela sera aisé de quitter l'usine sans se faire remarquer ?

— Oui. A peine arrivés, Paul ira dire au contre-maître que nous sommes malades et que nous ne viendrons pas travailler. Ensuite nous irons au vestiaire et nous changerons nos habits contre des habits civils. Moi je me déguiserai en homme et toi en femme...

— J'ai compris : avec la perruque du théâtre...

— C'est cela. Une fois déguisés en authentiques Allemands, nous tâcherons de sortir le plus discrè-

tement possible. Nos effets militaires, nous les ferons disparaître en chemin et nous marcherons toute une partie de la nuit et de nouveau la journée. Nous nous reposerons en route... Qui donc irait se douter que ces deux amoureux sont des prisonniers qui s'évadent ?

— Il y a exactement 95 kilomètres pour aller jusqu'à la frontière, cela représente deux jours de marche, en comptant largement nous mettrons trois jours, le quatrième nous serons en Suisse et vive la liberté...

Pendant tout le reste de la soirée, discrètement, nos deux amis finirent leurs préparatifs, puis se couchèrent.

Le lendemain matin le plan se déroula comme prévu et Jacques et François disparurent...

On apprenait deux jours plus tard que l'un et l'autre avaient été repris et fusillés, mais les Allemands étaient si menteurs !

Un mois après, les Français qui s'occupaient de la petite troupe théâtrale recevait une lettre de la Croix-Rouge suisse disant :

« La route est longue et difficile qui mène au Paradis, mais le Paradis est si près que nous prions pour vous. Signé : Jacques et François. »

Jean TOINE.

Les prisonniers de guerre n'étaient-ils pas des résistants ?

Deux prisonniers de guerre français étaient condamnés respectivement à trois et quatre ans de Graudenz et attendaient sans impatience que les Allemands les emmènent vers la sinistre prison prussienne. Un beau jour ils décidèrent de tenter la « Belle ».

Ils se glissèrent dans une colonne de sanitaires qui vont en ville et, malgré deux sentinelles en armes, s'évadent. Hélas ! ils sont repris à la frontière, ramenés à Villingen et mis en cellule au secret.

Deux jours plus tard, ils réussissent à sortir de leurs cellules par une ouverture de 30 centimètres placée à 2 m. 50 de hauteur et dans laquelle tourne un ventilateur. Ils se camouflent à l'infirmerie jusqu'à la nuit et décident de s'évader de la Waldkaserne. Vers 23 heures nos deux camarades descendent dans la chaufferie des douches et se mettent en devoir de faire une brèche dans le mur qui donne sur un petit ruisseau longeant, à l'extérieur, la Waldkaserne. Travail de titan, travail périlleux, car une sentinelle fait le va-et-vient le long du ruisseau. Il est indispensable qu'il n'entende pas les coups portés pour faire sauter le mur ; s'ils réussissent, il leur faudra passer par la brèche et s'enfuir sous les yeux de la sentinelle.

A deux heures du matin, nos deux camarades comprennent qu'ils ne sont pas outillés pour une telle besogne. Ils remontent au 2^e étage, à l'infirmerie, déroulent sans bruit le tuyau d'incendie et le laissent glisser lentement le long du mur... Un petit choc, la vis de serrage du tuyau touche l'eau du ruisseau... les cœurs battent... l'Allemand entendra-t-il le bruit ? Non... ses semelles à clous couvrent le bruit de la manœuvre. Nos deux camarades se décident et, l'un après l'autre, descendent dans le ruisseau. C'est fait. Ils ont de l'eau jusqu'à la poitrine... ils patientent un moment, attendent que la sentinelle soit à un bout de son chemin de ronde, montent sur la berge et s'éloignent... C'est le chemin de la liberté...

Le tuyau d'incendie pend toujours le long du mur. On ne peut le remonter car la vis de serrage en cuivre ferait un joli tintamarre le long des pierres

murales... et les sanitaires décident de le laisser ainsi. A six heures, avec le lever du jour, la sentinelle teutonne aperçoit enfin ce tuyau d'incendie. Il donne l'alarme... mais nos camarades sont loin.

Tous deux arriveront sans histoire en France.

Un prisonnier entre mille

25 juin 1940... Dans la vallée des Rouges-Eaux (Vosges), des milliers de Français attendent que les Allemands veuillent bien donner des ordres. Parmi eux, un jeune homme de 24 ans, type du Français moyen, petit fonctionnaire qui n'a pas eu la chance d'être affecté spécial. Il se nomme T. Singablon et appartient à une unité de génie. Vingt fois il a eu l'occasion de quitter ses chefs et ses camarades pour se mettre à l'abri et pour éviter la captivité. Oui, mais, il a une haute opinion du devoir, de l'armée, de la patrie, de la France... et il fait comme les autres... il attend.

25 juillet 1940... T. Singablon arrive en Allemagne, à Villingen très exactement. Après un séjour d'un mois dans une caserne de Strasbourg où sont morts de faim des milliers de Français, les Allemands ont enfin pris une décision... c'est la captivité.

T. Singablon est un Parisien ; de plus, il est bureaucrate, mais il a tellement faim qu'il fera n'importe quoi et il part dans un kommando comme cultivateur...

Mars 1941... T. Singablon en a marre, sérieusement marre. Il ne peut s'habituer à la faux, à la charrue, et encore moins aux paysans chleus qui le prennent pour un esclave. Mais que faire ? Se venger d'abord... et ce, dans la mesure de ses possibilités : une, deux, trois faux cassées ; c'est un bon début. Un coup de fourche discret dans les pattes d'un boeuf... voilà qui soulage un peu, mais ce qui soulagerait davantage T. Singablon, c'est le pinard qui se trouve dans le cellier du « Boche ». Bah ! pourquoi se gêner... un litre, deux, dix, vingt et, un jour, il se fait prendre par son patron. Sera-t-il renvoyé au stalag ? Il l'espère. Mais non, le paysan a trop peur de perdre son esclave.

Avril 1941... T. Singablon en a plus que marre. D'ordinaire, il est homme de décision... Commencerait-il à s'amollir ? Non : le 24 avril, le jour de sa fête, il se paie le luxe d'envoyer un superbe swing du droit sur l'œil d'une sentinelle allemande qui manque crever de honte et de colère. Pensez donc, un Français a osé porter la main, que dis-je, le poing sur la figure d'un soldat de la Grande Allemagne.

(Suite page 3.)

Les Adhérents de l'Amicale

MM. Georges André ; Gedefaix Charles-Paul ; Docteur Lacolley Pierre ; MM. Jeffroy Paul ; Fromont Roger ; Colette Henri ; Lelieu Maurice ; Elbar Alphonse ; Marquet René ; Chaballer Pierre ; Auguste Abel ; Lucas Georges ; Berset Paul ; Blumenthal Jean ; Jacot André ; Henry François ; Poidevin Norbert ; Warin Jean ; Jean Pierre ; Lenormand Maurice ; Paillas Edmond ; Bernardini Félix ; Manguin André ; Hoillier Robert ; Fréour Paul ; Vialard Lucien ; Dudot Raymond ; Darraud Valentin ; Santoni Catton ; Gourmanel Jean ; Lessechire Alphonse ; Richard Emile ; Wosniack ; MM. Dauchez Maurice ; Vailly Pierre ; Colas Gaston ; Lafleur Georges ; Leclert Georges ; Berche Jacques ; Arrivets Lucien ; Ballis André ; Denis Roland ; Bono Ludovic ; Wandermée Maurice ; Thury Lucien ; Gouvion Jean ; Pinchon Paul ; Dorigny André ; Sauvage Robert ; Borrel Jean-Pierre ; Gauthier Roger ; Ducrot Robert ; Arrachart Léon ; Lahal-

le Emile ; Durvie Pierre ; Lanque Marcel ; Croison Francis ; Cleach Jean ; Jannin Henri ; Enfissi Guy ; Isnel Pierre ; Legrand René ; Magnand Jean ; Ackermann Raymond ; Aubry Raymond. MM. Vantillaré Marcel ; Chandru René ; Candelle Noël ; Letellier Gilbert ; Lagny Lucien ; Chabert André ; Ladurelle René ; Dannhoffer Jean ; Dapremont Robert ; Mathiez Louis ; Pôhu Fernand ; Scheweichlein Henri ; Laugard Charles ; Goenner Roger ; De Blecker André ; Dumoulin Roger ; Pissot Raymond ; Lemaître Marcel ; Mordal Michel ; Chrissostone Louis ; Labrande Raymond ; Skrzynski Joseph ; Pagès Raymond ; Bongiraud Jean-Baptiste ; Bobo Abel ; Gratton Joseph ; Forka Charles ; Pegorer Antoine ; docteur Fauran Pierre ; MM. Rogier Julien ; Berlureau Albert ; docteur Guillaume G. ; MM. Matusik Joseph ; Aubercière Camille ; Lemye Armand ;

(Suite page 3)

LE DERNIER MÉTRO

Conte inédit de Roger JEANNIOT

L'ombre épaisse recouvrait les chemins. Pas un bruit dans l'obscurité. Un brouillard léger se levait lentement. La journée avait été chaude. Pendant un temps, même, on avait pu croire qu'un orage viendrait rafraîchir l'atmosphère.

Invité pour aller faire un bridge, Pierre avait pris le train à la gare de Nogent pour se rendre chez des amis à Paris.

Arrivé vers quinze heures, ses partenaires et lui avaient copieusement mangé des biscuits, ils avaient bu du café, du vrai ! Et, après avoir évoqué des souvenirs de captivité, ils ne s'étaient assis que fort tard à la table de bridge.

La partie avait été acharnée. Depuis trois ans que Pierre n'avait pas joué, il avait accumulé les fautes au début, puis, le jeu aidant, la mémoire des cartes lui était revenue et il avait pu honorablement terminer en gagnant quinze francs. Quinze francs ! ce n'est pas une somme, certes, mais c'était la preuve qu'il savait encore annoncer deux piques d'entrée et conduire un petit chelem jusqu'au bout.

Soudain, minuit sonna.

— Il faut que je parte, dit Pierre, si je veux avoir mon dernier train.

— Couche ici, lui dit Henri, et finissons la partie.

— Non, merci, j'aime mieux rentrer. Demain j'ai pas mal de travail et il faut, de toute façon, que j'aille à la maison.

— Comme tu voudras.

A la vérité, Pierre n'avait pas couché chez ses amis. Bien qu'il

tout toujours reçu à bras ouverts, il n'aimait pas dormir dans un lit qui n'était pas le sien ; il n'aimait pas, le matin, se passer une goutte d'eau sur le visage, manquer du confort auquel il était habitué chez lui.

Le temps de prendre congé, de régler les dettes de jeu, de remercier de l'accueil qui lui avait été fait et Pierre devait attraper au vol le dernier métro. Il était trop tard pour qu'il puisse avoir son train maintenant, force lui serait de rentrer à pied. Une petite heure de marche ne lui faisait pas peur et traverser le Bois de Vincennes, à cette heure, n'était pas si déplaisant.

Vers deux heures du matin, les taxis ne passent plus, les voitures sont invisibles. Pas même un nocturne promeneur qui rentre furtivement chez lui. On se croirait à cent lieues de Paris !

Pierre marchait en chantonnant, faux du reste, un air à la mode.

Cette route, il l'avait déjà faite dix fois, vingt fois, et pourtant, cette nuit, il la trouvait longue, longue.

La chaleur était suffocante. Pas un souffle d'air pour rafraîchir l'atmosphère si lourde.

Pierre ralentit le pas, il défait son col. Une vague angoisse le prend à la gorge, émerge, tout à coup, deux ombres émergent d'un fourré et, précipitamment, s'aplatissent dans les buissons qui bordent la route.

Vaguement intrigué et quelque peu inquiet, Pierre s'est arrêté. Un gros arbre est là le mettant à

l'abri provisoirement d'un danger qu'il sent planer au-dessus de sa tête.

Les ombres qu'il a vu sont là, à quatre pattes, immobiles, semblant guetter le moment propice pour faire un mauvais coup.

Pierre est alors mal à l'aise. Vaut-il être le témoin d'un drame ?

Son courage, après une nuit de gaité où il avait bu plus que de coutume, était plutôt défaillant. Il voulait partir, mais le gravier sous son pas craqua.

L'une des ombres brusqua et, posant la main sur le bras de son compagnon, elle désigna le gros arbre derrière lequel était caché Pierre.

Pierre, transit de peur, n'osait plus faire un mouvement. Il s'était trop avancé, il ne pouvait plus fuir maintenant et il lui faudrait assister au drame qui était sur le point de se dérouler sous ses yeux.

— Qu'est-ce que je fais, dit une voix, je t'pique ou je t'pique pas ?

— Pas ici, on risque d'être vu.

Et, disant ces mots, l'un des individus brandissait au-dessus de sa tête un énorme couteau dont la lame luisait.

— Je t'pique !

Témoin impassible de cet assassinat qu'on allait commettre devant lui, Pierre, la gorge étouffée par l'émotion, les jambes tremblantes de peur, Pierre revit en un instant la partie de bridge qu'il venait de faire, la lumière de la pièce où ils jouaient, mais c'était plus fort que lui, cette obscurité l'obsédait, avec ces ombres qui s'apprétaient à tuer à coups de

couteau une malheureuse victime, un nocturne comme lui peut-être qui rentrerait chez lui et qui avait été attaqué par ces malfaiteurs.

Prévenir le poste de police le plus proche ? Il en était au moins à une heure à pied ! et puis, il lui aurait fallu le courage de décoller ses pieds du sol où ils étaient cloués !

Rester sans porter assistance à un malheureux qu'on égorgerait devant ses yeux ? Ah ! quel affreux dilemme ! Rester muet et immobile comme un poltron !

A ce moment une main se posa sur l'épaule de Pierre... Celui-ci voulut pousser un cri, mais les sons s'étaient bloqués dans sa gorge.

— Terminus ! Tout le monde descend ! Allons, mon bon monsieur, réveille-toi, nous n'allons pas plus loin...

Pierre secoua la tête. Déjà on éteignait la moitié des lampes du métro. Il était arrivé au terminus.

Et cet assassinat ? Un rêve ! La fatigue, le doux balancement du métro et il s'était endormi.

Il sortit de la station la tête encore lourde, dévisageant les passants qui le croisaient. Non, il était bien réveillé maintenant, il ne lui restait plus que le chemin à faire à pied, mais quel soulagement : les deux ombres avaient disparu.

— Ah ! pour avoir eu peur, on peut dire que j'ai eu peur, murmura-t-il en allongeant le pas. Je me souviendrai de cette partie de bridge et de ce retour par le métro, le dernier métro.

Roger JEANNIOT.

Perronade hospitalière

Dimanche... L'hôpital est calme et malades et sanitaires, sous le chaud soleil de juillet, « lézardent » sur la pelouse. Au théâtre, la troupe prépare son spectacle pour le dimanche suivant. La répétition bat son plein. Dudule « brosse » les décors, les menuisiers s'affairent, les « couturiers » taillent et ajustent pendant que sur la scène les acteurs se donnent la réplique sous l'œil connaisseur de Patin. A une fenêtre de la salle, un homme est accoudé. Tout ce qui se passe à l'intérieur lui est étranger et son unique préoccupation est de suivre, du regard, le va-et-vient de la sentinelle allemande de l'autre côté des barbelés. Intrigué par le manège de ce camarade et reconnaissant en lui un « malade » arrivé quelques jours avant, je m'approche de la fenêtre et regarde à mon tour le wachmann, je cherche à deviner ce qui peut fixer ainsi l'attention du gefang.

Je crois l'avoir trouvé et l'exprime à haute voix : « Tu parles d'une touche ! » L'homme daigna tourner la tête vers moi et négligemment :

— Un vrai tordu... y faudra lui acheter une paire de lunettes au vainqueur... ça fait vingt fois qu'y passe devant, y n'voit rien !

— Devant quoi ? lui dis-je étonné.

— Fais mine de rien et regarde dans le coin, à droite, y a un fil coupé... à quelques mètres du wachmann... je l'ai cisailé il y a un quart d'heure en discutant avec le gardien : il n'y a vu que du feu !

— Alors tu vas mettre les bouts « cette nuit » ?

— Cette nuit ! T'es fou ! A quatre heures je me débène !

Je regarde mon partenaire d'un air si éloquent qu'il ne peut s'empêcher de sourire :

— Non, je ne suis pas dingé ! Mon plan est bien simple, si simple que je ne comprends pas qu'il n'ait pas été déjà essayé. Voici : hier soir, à la tombée de la nuit, je me suis promené, en touriste, près des barbelés ; j'avais à la main un paquet de frusques civiles. Dès que le boche eut le dos tourné, v'lan, je lançais mon paquet par-dessus la barrière, et mes frusques m'attendaient dans le fourré que tu vois là-bas à mi-chemin de la ligne...

— Le paquet a passé, mais toi quel chemin vas-tu prendre pour aller le rejoindre ?

— Le même !

— Tu veux passer par-dessus les barbelés ?

— Oui, et c'est très facile, tu vas voir, car mon plan est très simple, je te l'ai déjà dit. J'ai un copain qui est travailleur libre à Tuttinger et qui m'attend en bas de l'hôpital avec des papiers de travailleur et une perne pour Paris. A quatre heures, il doit être à son poste...

— Mais pourquoi as-tu cisailé le barbelé ?

— Mon vieux, ici c'est comme à la pêche ; il faut appâter le poisson ; eh bien ! le fil c'est mon appât. Regarde bien l'opération ; il va être quatre heures. Le copain doit être en bas. Je vais me mettre en position, car ça peut se déclencher d'un moment à l'autre. Allez, au revoir vieux !

Une poignée de main et l'homme s'en va d'un pas tranquille vers son destin. Pour comprendre le plan d'évasion de mon collègue, il faut savoir que quatre sentinelles veillent sur le pourtour de l'hôpital, une sur chaque face, et que le champ de visibilité de chacune ne dépasse pas sa zone de surveillance.

Dix minutes s'écoulaient. La sentinelle s'intéresse plus à la beauté de la nature qu'à la ligne des barbelés. C'est un dimanche bien tranquille, comme les autres dimanches, et puis qui songerait à s'évader par un si beau soleil ? Rien ne se passe, aussi mon attention se détourne-t-elle de l'extérieur pour suivre avec intérêt la scène qui se répète au théâtre. Soudain un cri retentit : « Alarm ! » Je me retourne, et je vois le boche, le fusil à la main, gesticulant et hurlant devant la coupure du barbelé. Le scénario, bien réglé, commence à se dérouler favorablement. Mais cela va-t-il continuer ? Il faut le croire puisque voilà mon boche qui, à grand renfort de gestes, appelle son voisin de droite en lançant des « komm » et des « schnell » à défoncer le tympan. L'autre, un petit rondouillard, accourt de toute la vitesse de ses petites jambes. Instinctivement mon regard se porte à l'endroit que vient de quitter la dernière sentinelle, et brusquement un choc sourd se répercute dans ma poitrine, ma respiration se suspend, mes yeux agrandis par la crainte suivent une scène formidable. Là-bas, un homme s'agrippe aux barbelés, les saisit à pleines mains, et, avec une agilité de singe, grimpe le long de la clôture puis, par un rétablissement impeccable, se met debout sur un piquet et, hop ! d'un saut prodigieux, franchit le mélo des barbelés et l'enceinte extérieure. L'homme roula comme une boule dans les taillis voisins. La scène avait duré trois secondes ; il m'avait semblé qu'elle n'en finissait plus.

Un soupir d'allègement vint libérer mon anxiété. Je faillis crier de contentement, hurler ma joie, me dauber des boches, mais mon sang-froid revint vite, et je me mis à regarder les deux sentinelles qui, maintenant réunies, palabraient sans arrêt. Attiré par le bruit, le chef de poste vient examiner les dégâts. Pas de doute ! Selon lui un homme s'est évadé par là !

Appel ! Contre-appel ! Séance de « comptage » qui dura plus d'une heure. Interrogatoire d'un pauvre Serbe, complètement idiot d'ailleurs, que la sentinelle soupçonnait d'avoir coupé les barbelés... Pendant ce temps, dans son fourré, l'évadé s'habillait en civil. Enfin, après deux heures de vérification

les boches conviennent du fait accompli. Un prisonnier français s'est évadé ! Mais il n'a pas passé à l'endroit supposé par Messieurs les Allemands.

Hélas ! cette évasion magnifique ne fut pas couronnée de succès. Le civil ne vint pas au rendez-vous. Il n'y croyait peut-être pas lui, cet homme, à l'évasion de son copain ! Pourtant son partenaire avait joué sa vie pour gagner « La Belle ». Toujours est-il qu'après avoir erré toute la nuit, notre évadé s'en fut attendre son ami à la gare où celui-ci, chaque matin, descendait pour aller à son travail. Le train ayant du retard, il s'en fut s'asseoir sur un banc... et il s'y endormit... C'est un schupo qui vint le réveiller !

H. PERRON.

FÉLICITATIONS

Notre Président FRANZ vient d'être admis au concours d'entrée à l'École d'Administration.

Nous savons comment notre excellent camarade a travaillé depuis son retour, malgré ses occupations et tout en continuant à nous apporter sa collaboration.

Le Comité se fait l'interprète de tous nos camarades pour féliciter notre ex-Homme de Confiance.

J. L.

L'Amitié Franco-Suisse

L'Amicale du Stalag V B a envoyé la lettre suivante à M. l'Ambassadeur de Suisse :

Monsieur l'Ambassadeur,
Les prisonniers de guerre français du stalag V B (Villingen-Först Noire), s'enorgueillissent à juste titre d'avoir compté, durant la captivité, le plus fort pourcentage d'évasions.

Grâce à l'amabilité, l'aide et souvent la complicité des douaniers helvétiques, beaucoup d'évasions connurent le succès. La quasi-totalité de nos camarades évadés se plaît à rendre hommage à la parfaite organisation des services de police suisses, grâce auxquels ils purent rapidement et dans les meilleures conditions rejoindre la France dite libre.

Malgré les services qu'ils ont rendus aux évadés, beaucoup d'amis helvétiques s'étonnent peut-être de ne jamais avoir reçu de nouvelles des voyageurs inconnus qui venaient frapper à leurs portes. Pourtant, nos évadés n'oublieront jamais que c'est à notre amie, la Suisse, qu'ils ont dû la liberté.

C'est pourquoi, réunis au sein de leur Amicale, les prisonniers de guerre français du stalag V B vous prient, Monsieur l'Ambassadeur, d'être leur interprète auprès des services de la police helvétique, auprès des services de douane, ainsi qu'auprès de la population suisse tout entière, pour leur exprimer leur profonde gratitude et leur reconnaissance.

Veuillez agréer, Monsieur l'Ambassadeur, l'expression de notre haute considération.

Pour le Président de l'Amicale :
Le Secrétaire Général,
Gaston BLIN.

Quatre jours plus tard nous recevions la réponse suivante de la Légation de Suisse à Paris :

Paris, le 17 juin 1946.

Monsieur le Secrétaire Général,

J'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre du 13 de ce mois, dont je vous remercie. J'ai pris connaissance de son contenu avec beaucoup d'intérêt et je suis heureux de lire que les membres de votre Amicale n'oublient pas les services que mon pays et mes compatriotes ont eu le privilège de leur rendre dans un des moments plus particulièrement difficiles de leur existence.

Je n'ai pas manqué de transmettre une copie de votre communication au Département Politique Fédéral, à Berne.

Veuillez agréer, Monsieur le Secrétaire Général, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Ministre de Suisse.

SOUVENIR

En déroulant le long film de nos souvenirs, il nous revient à la mémoire certaines anecdotes plus ou moins typiques de notre vie de prisonnier. C'est une de celles-ci que je vais essayer de vous raconter...

Il n'était pas rare, dans l'armée, en Allemagne comme en France, de placer des cordonniers à la cuisine, des tailleurs à l'armurerie, des bouchers à l'infirmerie...

En vertu de ce principe de l'utilisation des compétences, nous fûmes répartis, tant bien que mal, chez les employeurs, à notre arrivée en Allemagne, et c'est ainsi qu'un de mes camarades, Joseph, boulanger de profession, échut dans une petite ferme du Wurtemberg.

Il eut vite fait de se rendre compte que ce métier de « bouger » n'était pas fait pour lui et de plus, ne nourrissait pas son homme comme il l'avait tout d'abord espéré.

Je passe volontiers sous silence l'énumération des tâches quotidiennes auxquelles il était astreint et vous parlerai tout d'abord de son alimentation, sensiblement la même, d'ailleurs, que celle de ses camarades de Kommando. Elle avait pour base la traditionnelle « kartoffel », le bol de lait parfois maigre ; l'été, les trop fréquents plats de concombres, et l'hiver, la mousabonde choucroute dont l'acidité avait, tôt ou tard, raison des estomacs les plus délicats.

Le porc trop gras, fraîchement abattu, n'était servi qu'à cinq ou six repas successifs, puis disparaissait comme par enchantement dans les profondeurs d'un immense sautoir d'où il ne ressortait que par faibles portions, les dimanches et jours de fêtes.

Vous comprendrez ainsi que notre « boulanger-bouger » voulait vite apporter une diversion à la monotonie de ses occupations et à l'unicité de ses menus. Il se spécialisa dans l'art de dompter les animaux, depuis le bœuf coriace et tétu qui, de lent qu'il était, parvint à s'emballer, jusqu'à une belette, en passant (j'oubliais de le dire), par le « bauer » lui-même et sa revêche belle-mère, ainsi que dans l'élevage des lapins !

Cet élevage était jusqu'alors inconnu dans la ferme, mais dans le seul but d'améliorer son ordinaire, Joseph eut vite fait de convaincre son patron de la prospérité qu'il résulterait de cette nouvelle source de profits... Mais l'élevage devint si prospère que le fermier, oubliant sa table, eut, à son tour, vite fait de calculer le gain qu'il pourrait réaliser en vendant ses lapins à bon prix aux gens des villes en quête de ravitaillement.

Joseph comprit le danger ! Non, il n'allait pas continuer à élever des lapins pour des étrangers, au seul profit de son patron ; avant de les voir tous partir, il voulait y goûter. Mais comment faire sans donner l'éveil, sans être soupçonné de vol ?... Il se creusa la tête toute une journée, et me mit un soir au courant du plan un peu machiavélique qu'il avait conçu...

LE "JUGE" EST MORT

Nous avons appris avec stupeur et tristesse la mort accidentelle de notre bon camarade Jean Seguin, que beaucoup d'entre nous ont connu au stalag.

Celui que nous appelions amicalement « Le Juge » est décédé le 1^{er} avril et laisse une veuve et trois enfants dont le dernier a quelques mois.

Ils habitaient un appartement qui leur avait été prêté et Mme Seguin cherche actuellement un nouveau logement. Nous faisons appel à nos camarades prisonniers du stalag V B qui auraient la possibilité de procurer à la veuve un appartement et nous les prions instamment de se mettre en relation avec le bureau de notre Amicale.

Au nom de tous ses adhérents, l'Amicale du Stalag V B envoie à Mme veuve Seguin ses plus vives condoléances et l'assurance de son immense sympathie.

S. V. P.

« SCHULZ », victime d'attaques de ses compatriotes, demande des attestations de prisonniers français prouvant qu'il n'a jamais frappé ou fait subir de mauvais traitements aux prisonniers de guerre sous ses ordres à l'usine.

Ceux d'entre nous qui croient devoir lui décerner ce certificat de bonne vie et mœurs sont priés d'envoyer une lettre au journal qui transmettra.

Il sort de prison...

... pour entrer dans la police !

Nous apprenons avec joie que notre camarade Gaston Blin a été nommé officier de Police à Paris le 1^{er} mai 1946.

Toutes nos félicitations.

Les prisonniers de guerre n'étaient-ils pas des résistants ?

(Suite)

T. Singablon reste impassible. Sera-t-il fusillé ? Sera-t-il descendu ? Bah, que lui importe... Mais il se jure qu'il défendra cher sa peau. Une chose lui fait plaisir... voir que les vingt-neuf camarades de son kommando sont prêts à le défendre au besoin. Mais T. Singablon jubile ; comme sanction, on l'envoie au stalag. Il ne pouvait espérer mieux.

Mai 1941... Après un mois de prison, dans les cellules de la Waldkaserne, T. Singablon se jure de ne plus travailler pour les Allemands. Il n'est pas sous-officier, mais qu'importe : il utilisera le système « D », si cher aux Français. Le hasard le sert ; un de ses camarades s'évade ; il devient chef de chambre.

Février 1942... Depuis un an bientôt, T. Singablon ne travaille plus pour les chleuhs. Il est heureux. Ses fonctions de chef de chambre lui permettent de rendre service à des camarades moins chanceux : il passe des coils aux tôleurs, il facilite, dans la mesure de ses moyens, les tentatives d'évasion, il se tient en liaison constante avec des agents d'un réseau clandestin de « chaîne d'évasion ».

Janvier 1943... T. Singablon s'évade du Stalag « au culot », en pleine journée, à la barbe des Allemands. Hélas, la « chaîne d'évasion » ne fonctionne plus. Les Allemands surveillent l'Alsace, dont les fils, pour n'être pas mobilisés, fuient vers la Suisse ou la France. Singablon se fait reprendre à Colmar ; il passe à Offenbourg et revient finalement à Villingen où il est accusé de propagande antiallemande, de sabotage et de relations avec des civils alsaciens. Condamné à un an de « Grandenz », il se jure de ne pas laisser ses os en Allemagne.

Le 20 novembre 1943, du bureau de l'officier de justice, T. Singablon s'évade pour la seconde fois. Un camarade transformé doit lui apporter des vêtements civils dans les bois qui entourent Villingen... mais il ne vient pas. Notre ami ne se décourage pas ; à la tombée de la nuit, il redescend en ville, se rend dans une chambre de civils français où il rencontre un prisonnier transformé qui lui échange sa tenue militaire pour un costume civil. Vers une heure du matin, T. Singablon prend le train à Villingen en direction de Mulhouse via Freiburg. Le 21 novembre 1943, il est arrêté en Alsace, ramené à Mulhouse, puis doit être transféré à Offenbourg via Strasbourg. Mais, le 22 novembre 1943, il saute du train qui le ramène en Allemagne, repart vers la frontière, se fait prendre à nouveau.

Quelques jours après, il arrive à Offenbourg, où il dit s'appeler Rossignol. Découvert, il reprend son vrai nom et est transféré à Ludwigsburg. Sera-t-il envoyé à Villingen, puis à Grandenz ? Non, car le 21 décembre 1943, vers six heures du matin, il s'évade pour la quatrième fois. Hélas, à 11 heures il est arrêté à Stuttgart, m's en prison civile. Vers 18 heures, on vient le chercher pour le ramener au camp d'évadés de Ludwigsburg.

Est-ce la fin de son odyssée ? Non. A 500 mètres de l'Artillerie Kaserne, T. Singablon s'évade pour la cinquième fois, sous les coups de feu de la sentinelle qui l'accompagne. Il marche, marche, marche... vole un vélo dans une ferme, arrive exténué à Reutlingen, abandonne la bicyclette et prend le train.

Le 1^{er} janvier 1944, T. Singablon passe la frontière française dans les Vosges... Il devra rester alité pendant un mois avec quarante et quelques dixièmes de fièvre et une paraplégie.

J'ai revu ce prisonnier, voici quelques jours, et c'est lui qui m'a raconté en détails cette histoire que je connaissais déjà. C'est l'histoire de milliers et de milliers de prisonniers de guerre français qui, pendant cinq ans ont luté, avec leurs faibles moyens, aux côtés des Alliés pour qu'une nouvelle guerre ne revienne jamais et surtout pour que leurs enfants ne connaissent jamais la « captivité ».

Gaston BLIN.

(Fin)

APPEL à nos Camarades Commerçants

Faites de la publicité dans notre journal. Cette publicité nous permettra de réduire les frais d'impression, et de continuer à adresser régulièrement notre journal à tous.

Demander tous renseignements au secrétaire de l'Amicale.

Beaucoup de camarades de Paris et Région Parisienne ne sont pas encore venus rétenir leur carte de membre au secrétariat de l'Amicale.

Nous sommes à leur disposition pour leur faire parvenir, en joignant 3 francs de timbres à la demande.

(à suivre)

Soliloque d'un Bovidé

Meuh ! Meuh ! Va-t-en, stupide mouche, si tu ne veux pas que je te gobe. Je ne tiens pas à ouvrir les hostilités maintenant que j'ai retrouvé ma calme pâture. Ils sont partis, les bipèdes verticaux. Ah ! ma pauvre mère, si tu voyais ta fille. Le mauvais sort m'a exilé en ces lieux, ô combien hostiles. Vaucresson ! Un infâme jeu de mots me rappelle la triste fin du fils de la Noiraude. Quelle mélancolie. Et je rumine, je rumine de noires pensées en regardant des bipèdes s'ébattant sur une prairie voisine.

Les gâcheurs, ils foulent la tendre herbe et n'en broûtent pas. Etres étranges. Mais ils ne valent pas ceux qui sont venus au début de juillet déjeuner dans l'herbe. J'ai eu bien peur pour mon ravitaillement. Craintes injustifiées, ils ont apporté leur nourriture. Dieu qu'ils sont compliqués : ils mangent leur fourrage avec une petite fourche. C'est à crever de rire. Meuh ! Meuh !

Quelques autres installèrent un abreuvoir, d'autres encore, tels de gigantesques araignées, tendirent des fils puis accrochèrent dans les arbres des sortes de bassines qui rendaient d'étranges meuglements. J'étais bien inquiète, mais ils se conduisirent fort galamment, trop galamment même attendu que l'un d'eux, gros filou (spitz bube) cru très spirituel de me faire de bonnes manières. Le triste sire osa me caresser les mamelles.

Justement émue j'alertai le gardien. Etrange, à cette évocation, « le gardien », certains frémirent cependant que d'autres ricanèrent.

Je n'ai pas compris pourquoi. Le gardien fit de grands gestes, le délinquant se fit tout petit et l'incident fut enclos, pardon, clos, d'autant qu'à cet instant, sur une sorte

de plateau, d'autres bipèdes gigotèrent, frétilaient comme aslicots en camembert.

J'ai cru comprendre qu'ils avaient la « bouse hot » (c'est un jeu de mot vache pour me venger du veau cresson), puis, fatigués, s'allongèrent sur l'herbe. Le reste du troupeau vint s'agglomérer autour du plateau pour voir un des leurs sur le lit s'approcher d'une sorte de fourche qui devait offrir quelque chose de bon tant ils ouvraient la g..., pardon, la bouche cependant que les bassines, dans les arbres, répandaient leurs terrifiants meuglements. Meuh ! meuh ! Des gros, des petits, mâles et femelles, s'offrirent en holocaustes à la foule qui manifestait sa joie en frottant ses élytres comme les grillons.

Tous ne sont pas tellement démunis de bon sens. J'en ai vu qui ruminèrent comme nous. Le chien du gardien, qui comprend leur langage, m'a dit que c'était du « sensen ». Comme s'ils ne pouvaient pas faire comme tout le monde, avec de la bonne herbe bien grasse.

Ah ! ma vache de mère, ce fut une belle foire. Ils ont mangé, bu, meuglé, gigoté et, cependant le lendemain, je n'ai trouvé aucune trace dans l'herbe. Drôle d'éducation !

LA ROUSSETTE.

Pour avoir insulté des prisonniers
Un cultivateur est condamné

Un cultivateur, Marius Auzaque, avait, le 3 décembre 1944, dans un café de Bort-L'Etang (Puy-de-Dôme), diffamé et injurié en des termes grossiers nos camarades prisonniers.

A la suite de ces diffamations et injures, un prisonnier rapatrié donna au triste individu le châtement qui s'imposait, c'est-à-dire une gifle, ce qui n'était pas cher. Auzaque, mécontent de cette juste correction, déféra notre camarade devant le tribunal pour coups et blessures, mais l'Association des Prisonniers du Puy-de-Dôme résolut de donner une leçon au responsable de cette affaire et poursuivit Auzaque pour diffamations et injures.

Lors des débats devant le tribunal correctionnel de Clermont-Ferrand, en février 1945, sept témoins vinrent à la barre confirmer l'authenticité des propos diffamatoires tenus par Auzaque et expliquer la réaction normale de l'ancien prisonnier.

M. Marcel Berthon, qui venait d'être rapatrié après quatre ans et demi de captivité et qui plaide pour la première fois depuis son retour, défendit avec tout son cœur de prisonnier l'Association et notre camarade poursuivis. Il demanda, au nom de l'Association des Prisonniers de Guerre du Puy-de-Dôme, le franc symbolique de dommages-intérêts en réparation du préjudice moral subi par tous les prisonniers visés par les propos d'Auzaque.

Le Tribunal, après avoir mis l'affaire en délibéré, rendit son jugement le 22 février suivant et a condamné Auzaque à la peine de 800 francs d'amende et a, en outre, ordonné l'insertion du jugement dans trois quotidiens de Clermont-Ferrand.

L'Association des Prisonniers de Guerre du Puy-de-Dôme, qui s'était portée partie civile, avait obtenu le franc symbolique de dommages et intérêts.

Bien entendu, Auzaque fit appel de ce jugement et l'affaire revint en janvier 1946 devant la Cour d'Appel de Riom qui, par un arrêt en date du 24 janvier dernier, a purement et simplement confirmé le jugement.

Le Gérant : G. PIFFAULT
Autorisation N° 5747

Imp. Kossuth, Paris. - Dépôt Légal N° 119

LE SCANDALE
des Logements

Le problème du relogement, s'il n'atteint pas l'ensemble des prisonniers, affecte cependant une grande partie des jeunes. Il est navrant de voir, plus d'un an après notre libération, des camarades mariés sans logement ou des camarades fiancés ne pouvant se marier faute de logement. Si c'est là la sollicitude des Pouvoirs publics à notre égard, reconnaissons qu'ils se moquent franchement de nous. Pourtant, je persiste à croire que notre relogement est un droit pour nous et un devoir pour le gouvernement. J'ai déjà dénoncé l'inefficacité totale des mesures prises en notre faveur. Je veux, aujourd'hui, proposer quelques remèdes à ce scandale, sans toutefois épuiser la question.

La solution la plus simple serait, bien entendu, de construire de nouvelles maisons, mais il y a aussi beaucoup à faire dans l'état de chose existant.

Tout d'abord, trop de locaux sont détournés de leur usage normal. Il faut rendre les immeubles réquisitionnés à leur destination normale. Trop de maisons, trop d'appartements sont occupés encore par des ministères, des militaires, des entreprises commerciales, des agents d'affaires, comités ou associations diverses. Récupérons tout cela et donnons-le à ceux qui n'ont rien pour se loger.

En ces temps de crise trop d'appartements sont occupés par des personnes seules. Je ne leur nie pas le droit d'en avoir, mais actuellement il ne devrait pas y avoir de place pour l'égoïsme. Une chambre et une cuisine devraient leur suffire et il faudrait leur faire payer des amendes prohibitives pour les pièces supplémentaires. Je suis sûr que cette méthode donnerait des résultats. Dans notre maison, sur dix appartements, quatre sont occupés par des personnes seules. La proportion n'est peut-être pas aussi forte, mais la récupération serait tout de même fructueuse. Alors que bien souvent quelques personnes vivent dans une seule pièce, l'étalage d'un tel égoïsme est inadmissible.

Enfin, le système actuel d'attribution de logements a fait complètement faillite puisqu'il ne s'agit pas avant tout d'avoir une priorité mais d'avoir des relations ou de l'argent. Louer à un propriétaire ne devrait plus être facultatif mais rigoureusement obligatoire. Des commissions composées de gérants, propriétaires, conseillers municipaux prisonniers devraient être seules habilitées pour procéder à ces locations. La déclaration des logements vacants et l'enregistrement des actes de location devraient être obligatoires, ce qui rendrait la fraude presque impossible. Des sanctions sévères et de grosses amendes punissant toute infraction à cette règle feraient certainement réfléchir les fraudeurs et reculer du même coup le marché noir du logement.

Voici quelques mesures qui, si elles étaient appliquées, permettraient certainement de satisfaire un grand nombre de camarades. Qu'attend-on pour le faire ? Faudra-t-il que nous descendions dans la rue pour quelques manifestations bruyantes et spectaculaires ?

Les Pouvoirs publics ont-ils besoin de ces troubles pour leur rappeler que dans cette branche, comme hélas dans beaucoup d'autres, ils ne font pas leur devoir ?

Nous attendons toujours le député compréhensif qui fera respecter nos droits en cette matière et voter les lois nécessaires. Nous pouvons l'assurer d'avance de notre entière reconnaissance. Ainsi, cesserait-elle cette impression désagréable que nous avons tous d'être traités comme des étrangers ou des hors-la-loi et, disons le mot, des gêneurs, dans notre propre pays.

H. DAUBIGNY.

MANUFACTURE
DE
BOIS DE BROSSES

GEORGES
DELCOMINÈTE
NIEDERHASLACH
(Bas-Rhin)

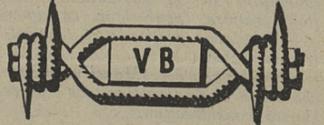
Gare URMATT
Téléph. : Niederhaslach 10
Ch. Postal : Strasbourg 5970

BOIS DE BROSSES
TOUS MODÈLES — TOURNERIE

ODOUL
51, R. Bichat, Paris-X^e
Tél. : BOT 10-30 (3 lignes groupées)

TOUS
Déménagements
PARIS - PROVINCE
ÉTRANGER
SON
Garde-Meubles
en cases séparées,
agréé par les Tribunaux

Insigne
des Anciens KG du VB



Nous mettons en vente au prix de 25 francs l'insigne officiel de l'Amicale du V.B.

Portez-le pour vous reconnaître ! Il est à votre disposition au Secrétariat de l'Amicale ou peut vous être adressé à domicile contre remboursement.

Fabricants ou grossistes en lainages, soieries et blancs, faites-vous connaître au siège de l'Amicale, à Gaston Blin, qui est sollicité par de nombreux P.G., 68, Chaussée-d'Antin.

Changements d'Adresses
Les Membres de l'Amicale qui changeraient d'adresse, sont priés de prévenir le Secrétariat en joignant la somme de 7 francs en timbres-poste.

Le Mystère
du Four à chaux

ROMAN POLICIER INÉDIT
de Roger JEANNIOT

RESUME

DU CHAPITRE PRECEDENT
Une agence de presse annonce que l'on vient de découvrir à G., petit village près de la frontière allemande, le corps de M. Pravières, boulanger. C'est la troisième victime de ce que les gens du pays appellent déjà le mystère du four à chaux.

Robert de Selves, le jeune journaliste bien connu, essaye de convaincre son rédacteur en chef, Bouvard, pour partir faire le reportage.

— Demain, je vous envoie un papier sensationnel, avec photographies. Après-demain, une interview de l'assassin et, dans trois jours, la « Dépêche » publiera, la première, l'arrestation d'une bande de filous qui terrorisaient le village de G.

— Seulement...
— Je ferai parler le maire, le maître d'école. Le député de la région me dira son avis sur cette histoire.

Vaincu par l'enthousiasme du jeune reporter, comme à l'ordinaire, Bouvard signa la note de frais.

Une heure plus tard Robert de Selves dormait, un sourire aux lèvres, dans le compartiment du train qui l'emportait vers G.

Le jour venait à peine de se lever quand Selves descendit de la voiture du laitier qui l'avait amené de Diebling, le terminus du train, au village de G.

Déjà il savait que, la nuit, de mystérieuses lueurs sortaient du four à chaux et que quiconque essayait d'en approcher en mourait.

— Un conseil, mon bon monsieur, lui avait dit le laitier, si vous restez à G., ne sortez pas le soir. Restez chez vous et calfeutrez-vous-y bien.

— N'ayez crainte, père Arthur, et au plaisir, jeta Robert en sautant prestement de la voiturette.

Le nez au vent, sa valise à la main, Selves se préoccupa d'abord de chercher un asile pour dormir et surtout pour refaire un peu sa toilette.

Il se dirigea vers la mairie et, après s'être fait annoncer, il eut le plaisir d'être reçu par le maire qui venait à peine de se lever.

— Monsieur le maire, commença le reporter de la « Dépêche », mon journal m'envoie pour enquêter sur ce que vous appelez déjà le mystère du four à chaux... Mais je m'excuse de vous déranger de si bonne heure.

— Oh ! ce n'est rien. C'est moi, au contraire, qui m'excuse de vous recevoir ainsi, venez donc dans mon bureau, nous serons mieux pour y parler.

Le maire de G. entraîna Robert dans son bureau, lui offrit un siège et commença ainsi :

— Donc, vous êtes journaliste et vous venez vous rendre compte d'un peu plus près de ce mystère qui plane autour du four à chaux.

— Exactement. Et c'est pourquoi j'ai pensé venir vous demander quelques renseignements complémentaires.

— Eh ! bien, voilà :
« Depuis plus d'un mois les habitants du village sont littéralement terrorisés. A quelques 500 mètres d'ici il y a une vieille usine en ruine et le soir, à la tombée de la nuit, on peut voir des signaux émis du four à chaux... »

— Du morse, sans doute ?
— Je ne sais ; quoi qu'il en soit, le maréchal-ferrant a voulu aller voir de près ce qu'étaient ces heures qu'on apercevait la nuit. Bien que cet homme fût un colosse, la Blies roulait son cadavre le lendemain.

« Un gendarme est allé voir ce qui se passait. Il devait mourir huit jours plus tard, après avoir perdu la raison. »

« Et hier, on a trouvé, sur le sentier qui mène à cette usine, le cadavre du boulanger. Et toujours ces heures, le soir, à la nuit tombante. »

« Personne, maintenant, n'ose aller s'aventurer vers le four, et, pourtant, je crois qu'une habile perquisition serait nécessaire, mais j'ai bien peur de ne pas trouver beaucoup de volontaires, il me faudra sans doute recourir à la garde mobile. »

— Non, ce n'est pas nécessaire, j'irai moi-même voir de près ce qui se passe là-bas.

— Vous êtes fou ! Je vois que vous êtes jeune, plein d'audace et d'ambition, mais ce serait un suicide que de vouloir vous exposer ainsi.

— Bah ! il faut bien que quelqu'un y aille, et que ce soit moi ou un autre... J'aime autant vous dire que je préfère que ce soit moi, je risque d'être à même de donner à mon journal un article sensationnel. Je vous demanderai seulement de m'aider dans la mesure du possible.

— Comment ?
— D'abord me donner asile et me permettre de faire un brin de toilette.

— Si ce n'est que cela, faites comme chez vous. Vous êtes ici dans votre demeure.

— Merci.

(à suivre)